

Une discrétion qui en dit long

Gilles Archambault, *Comme une panthère noire*, Montréal, Boréal, 2001, 164 p., 17,95 \$.

Guy Van Walleghem, *Neuf silences dans le bruissement des feuilles*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2001, 160 p., 22,95 \$.

Collectif, *Un lac, un fjord, un fleuve, VIII. Jardins secrets*, Chicoutimi, JCL, 2001, 174 p., 17,95 \$.

Michel Lord

Number 106, Summer 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37395ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (2002). Review of [Une discrétion qui en dit long / Gilles Archambault, *Comme une panthère noire*, Montréal, Boréal, 2001, 164 p., 17,95 \$. / Guy Van Walleghem, *Neuf silences dans le bruissement des feuilles*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2001, 160 p., 22,95 \$. / Collectif, *Un lac, un fjord, un fleuve, VIII. Jardins secrets*, Chicoutimi, JCL, 2001, 174 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (106), 29–30.

Gilles Archambault, *Comme une panthère noire*, Montréal, Boréal, 2001, 164 p., 17,95 \$.

Guy Van Wallegghem, *Neuf silences dans le bruissement des feuilles*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2001, 160 p., 22,95 \$.

Collectif, *Un lac, un fjord, un fleuve. VIII. Jardins secrets*, Chicoutimi, JCL, 2001, 174 p., 17,95 \$.

Une discrétion qui en dit long

NOUVELLE
Michel Lord

*La nouvelle offre toujours toutes les possibilités
aux écrivains de tous genres.*

MÊME SI L'ON SAIT QUE SON AUTEUR est fort modeste, quand on a entre les mains une œuvre de Gilles Archambault, on a l'impression d'être devant un monument. Fidèle à une tendance marquée par « une suprême discrétion », pour reprendre le titre de son premier roman, publié en 1963, Gilles Archambault offre dans *Comme une panthère noire* dix-sept nouvelles belles et tristes. La beauté, nous la retrouvons dans la forme presque simple et le style limpide habituel de cet auteur qui n'a cessé de publier romans, nouvelles et chroniques depuis près de quarante ans. La tristesse — ou la mélancolie, à laquelle, on le sait, l'auteur prend plaisir — se niche, elle, dans le fond, la thématique. Après quelque vingt-cinq œuvres, ce qui frappe chez Archambault, c'est la constance dans le propos : hantise de la fin, de la mort, de la carrière ratée, *idem* pour l'amour, le mariage, le tout baignant dans une atmosphère de dérégulation bien propre aux ouvrages de fiction d'Archambault.

Mais qu'est-ce qui fait que cette répétition inlassable ne lasse pas le lecteur, du moins celui que je suis ? Qu'est-ce qui fait qu'Archambault est devenu avec le temps l'un des écrivains majeurs du Québec ? Sans doute plusieurs facteurs, dont le principal serait qu'il a su cultiver un jardin esthétique, un ton très particuliers, en tourbillonnant pour ainsi dire autour de ce qui constitue l'essentiel de l'être humain. C'est lui-même, ouvertement égotiste à la Stendhal, qui se décrit comme quelqu'un qui a « toujours fait son miel de cette littérature dite de l'âme » (« Mon très beau nombril », *Les plaisirs de la mélancolie*, 1980, p. 101). Ce faisant, Archambault m'apparaît comme un écrivain prédisposé au travail du nouvel-


Gilles
Archambault

lier : un être hanté par l'expression fulgurante non pas chez lui de certaines idées, mais de certaines *émotions fixes* qui transforment, magnifient et parfois ruinent la vie, donc l'âme.

Dès l'épigraphe, le lecteur est plongé dans le bain : « Et soudain l'âge bondit sur moi comme une panthère noire » (citation provenant de *Rivages de l'homme* d'Alain Grandbois). La majorité des nouvelles mettent ainsi en discours un personnage au tournant de la cinquantaine ou au delà et qui fait face à une crise majeure. Dans le texte de tête, « Qui sonne à la porte ? », l'homme croit que son rêve va enfin se concrétiser quand la femme qu'il désire secrètement lui annonce qu'il a le cancer. Tout s'effondre. La dernière nouvelle, « Comme une panthère noire », relate une journée dans la vie d'un homme qui vient d'avoir soixante ans, et qui ne parvient pas à oublier sa femme récemment décédée. Il préférerait mourir, comme la femme, dans « Il y a bien longtemps », qui vit seule, pas très heureuse. « Rien ne compte que l'enfance » (p. 131), pense-t-elle. Le pendant de la hantise de la mort se trouve dans la nostalgie du paradis perdu de la première phase de la vie. La fin de la vie et de ses rêves, vue sous cet angle, est un véritable enfer. Dans ce sens, « Un couple » est l'histoire la plus tragique du recueil, avec son suicide dans la chute de la nouvelle. « La ville » est plus émouvante encore, avec cet homme s'adressant à une

femme qui se révèle être sa femme, disparue à jamais. La vie pèse de tout son poids sur les personnages d'Archambault, mais cela se fait de manière moins désespérée parfois. Ainsi, dans « Une petite côtelette », l'humour, pour être noir, permet tout de même de montrer comment l'on peut se libérer d'une situation embêtante : une jeune femme décide de rompre avec son amant parce qu'elle en a assez d'être celle qui s'occupe de tout. La situation est aussi relativement légère et humoristique dans « Tu parles trop fort », où un homme de cinquante ans se trouve indigne parce qu'il ne s'est pas occupé de son fils après l'âge de trois ans. Il le retrouve à l'âge de vingt ans, mais ce dernier lui dit qu'il parle trop fort. À la fin, le père se dit que la fois suivante il s'efforcera de ne pas parler trop fort. Les personnages d'Archambault sont en quelque sorte forcés à la discrétion.

Si toutes les nouvelles de *Comme une panthère noire* me paraissent réussies, c'est que l'écriture ne s'appesantit jamais sur un détail ou l'autre de ces vies plus ou moins ratées (*la légèreté esthétisée du désespoir*), mais les porte comme des instantanés de la vie quotidienne qui nous sont donnés dans la simplicité — parfois insupportable (pour les personnages) — de leur déroulement.

Des silences un peu tonitruants

Loin de l'œuvre monumentale d'Archambault, Guy Van Wallegghem publie avec *Neuf silences dans le bruissement des feuilles* son premier livre. D'origine belge, et « né en 1939 à Pont-de-Loup, en Belgique, [ce] passionné des lettres et de la philosophie depuis toujours », révèle le communiqué, semble en avoir long à dire, du meilleur au pire. Ce n'est pas affliger un nouvel auteur que d'émettre quelques réserves sur une œuvre inégale, mais qui contient des perles. Du côté du pire, il y a « Dernier appel », l'histoire invraisemblable d'un homme qu'on a enterré vivant dans un cimetière à Paris. Jusque-là, ça peut toujours passer. Le hic, c'est qu'il a son cellulaire sur lui et qu'il cherche à convaincre famille et policiers qu'il n'est pas mort... Comme si l'on pouvait enterrer quelqu'un sans l'embaumer et avec son téléphone !... Il y a aussi « Les fleurs du doute », une abracadabrante histoire fantastique. Une femme, qui rage de voir que tous doutent de tout, découvre que c'est à cause d'un vieil homme, déguisé en mendiant et qui cultive la « fleur du doute », dont le parfum répand la perplexité dans le monde. Il fait cela pour se venger d'avoir été condamné en 1599 parce qu'il avait osé débattre publiquement de ses incertitudes. Va pour le renvoi historique lié à l'intolérance de l'époque, mais faut-il que la femme, une avocate, parle avec lui comme le Petit Chaperon rouge avec son gros loup, sans jamais opposer un seul petit doute ? Un peu fort de café... comme « logique ».

En revanche, du côté du meilleur, et, à sa décharge, ce côté comprend la majorité des textes du recueil, Van Wallegghem excelle dans certaines nouvelles à caractère historique, réaliste ou même fantastique ou réaliste magique. La première nouvelle du recueil exploite habilement le thème de la femme étrange et avaleuse. Le plus impressionnant de ses textes, bien qu'il ait quelques longueurs, prend sa source dans un certain terreau historique, la Provence médiévale envahie par les Maures. Dans « Les pénitents des Mées », le seigneur de l'endroit a des démêlés avec des moines qui lui font



la vie dure parce qu'il a ramené une belle sarrasine de son dernier combat. La finale de cette nouvelle, spectaculaire, mérite à elle seule la lecture du recueil. Van Walleghem sait aussi retenir l'attention dans « Western Union », nouvelle à chute, campée sur le Plateau Mont-Royal et qui commence de manière humoristique, mais qui se termine dans la tragédie la plus dure. Dans ce recueil fort disparate — ce qui n'est pas un défaut —, on trouve aussi un texte qui s'apparente à la SF dystopique, « L'hymne à la joie », et un autre, « Un moment d'éternité », qui se passe au ciel. C'est tout dire !

Des secrets bien ou mal gardés

Le collectif *Un lac, un fjord, un fleuve. VIII. Jardins secrets*, comme son titre l'indique, est le huitième volume de cette série où sont convoqués auteurs chevronnés et auteurs en herbe de la vaste région du Sagamie-Côte-Nord et même au delà. Le présent recueil collectif porte sur le thème à la fois précis et large des jardins secrets, ce qui permet à plusieurs de se laisser aller à leurs délires et à d'autres de manifester une belle maîtrise de l'écriture nouvelle. C'est que dans le lot certains sont à peine écrivains (ou pas du tout), et à cause de cela, il ne sert à rien de s'appesantir sur leurs essais nouvelles. Je souligne toutefois, dans ce contexte, le texte de Judith Camier, « Le chant des grenouilles », qui évoque la relation de deux sœurs, l'une malade et dont l'autre s'occupe tendrement près d'un étang et parmi les grenouilles. Simple, mais pathétique.

En tout, une dizaine des quelque trente nouvelles me semblent se distinguer. Par exemple, des écrivaines de métier comme Élisabeth Vonarburg

et Louise Dupré offrent des textes sobres et beaux relatant des relations plus ou moins distancées entre femmes. Robert Dôle — bien connu comme polémiste — semble se mettre en scène dans « L'ange Moroni », mais de manière à la fois humoristique et sarcastique. Un homme, professeur à l'UQAC, comme l'auteur, raconte la façon dont il a entendu parler la première fois de l'ange Moroni, qui est apparu à Joseph Smith, le fondateur des mormons. Puis, il rapporte un épisode de sa vie en Pologne où l'ange lui est apparu et lui a demandé de traduire un passage de la Bible. Il finit par exposer les raisons pour lesquelles Jésus a vraiment été crucifié : pour avoir été l'amant de Jean. On voit que le thème du jardin secret mène à peu près à tout. Certains cherchent à coller un peu plus au sujet, comme Albert Martin dans « Le premier jardin du monde », sorte de parodie du paradis terrestre transposé en Inde où le voyageur-narrateur découvre qu'il ne faut pas commettre de fautes, sinon on en est vite chassé. Une de mes plus belles découvertes a été celle du texte de Maurice Cadet, « Mémoire du vieux phonographe ». Ayant retrouvé un enregistrement, un garçon écoute et se remémore la voix d'une femme qui chante. C'est sa mère, morte, mais avec qui il se promène comme dans un univers magique et qui lui apprend ce qu'il faut faire « pour atteindre l'enchantement [...] [a]llier au-delà de [s]es propres limites et vaincre la douleur » (p. 58). Fort bien écrit, ce texte tout simple nous fait découvrir un écrivain d'origine haïtienne.

Avec ce genre d'ouvrage collectif, de vastes régions du Québec révèlent une part de leur imaginaire. Rendons hommage à Yvon Paré, qui en est l'instigateur.



du 29 juillet au 26 août 2002

FESTIVAL DE TROIS

au cœur des mots

LUNDI 29 JUILLET

Les ÉCRIVAINS dans leur ASSIETTE :

À table en compagnie de Flaubert et George Sand, Maupassant et Zola, Proust et Colette



Idee originale et choix des textes de Stéphane Lépine



AVEC Sylvie Drapeau Michel-André Cardin Hélène Loiselle Marcel Pomerle

Mise en lecture de Marcel Pomerle

Pianiste Erik Shoup

LUNDI 5 AOÛT

Momento Mori



Texte de Alain Fortaich



AVEC Sophie Faucher et un violoniste tzigane

Mise en lecture de France Castel



LUNDI 19 AOÛT

DURAS : Écrire dit-elle



Choix des textes, montage et mise en lecture de Françoise Faucher Jean Marchand



AVEC Françoise Faucher Jean Marchand

LUNDI 12 AOÛT

Adriaan Dehollander



Texte de François Godin



AVEC Louise Marleau Jacques Lavallée

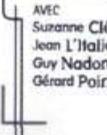
Mise en lecture d'Alice Ranfard

LUNDI 26 AOÛT

Le FIL de la VIE : Hommage à Marcel Dubé



Mise en lecture de Béatrice Picard



AVEC Suzanne Clément Jean L'Italien Guy Nadon Gérard Poirier

Maison des Arts de Laval • 1395, boulevard de la Concorde ouest, Laval • Métro Henri-Bourassa, autobus 40 ou 61

Tous les spectacles sont à 20h00.

BILLETTS EN VENTE / RÉSERVATIONS
Maison des Arts de Laval • (450) 667-2040
Réseau admission • (514) 790-1245

Prix régulier : 20 \$
Prix étudiants et aînés : 18 \$ (taxes incluses)
Série abonnement : 25% de réduction

